Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1996)

Heft: 1-2

Artikel: La psychanalyse comme science rigoureuse

Autor: Brachet, Tony

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870266

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PSYCHANALYSE COMME SCIENCE RIGOUREUSE

Chacun sait que «la psychanalyse n'existe pas», autrement dit qu'elle n'est pas une science exacte. Elle n'en constitue pas moins un discours rigoureux dont les algorithmes symboliques, quoique non calculables, font lien et présentifient pour nous quelque chose de l'«inconscient», «structuré comme un langage» — langage entendu ici moins comme langue que comme parole.

La psychanalyse peut être définie avec une certaine unanimité comme *l'élaboration de l'acte de parole en situation transférentielle*[1]. La mention de l'acte de *parole* suffit à distinguer la psychanalyse de toutes les thérapies «silencieuses» et à ce titre non théorisables, même en laissant de côté la question de savoir si la psychanalyse est essentiellement une thérapie. Car, si elle en était essentiellement une, elle ne tomberait pas pour autant hors du champ de la science, à condition de garder à l'esprit la définition kantienne de la technique comme théorie appliquée. Simplement, la psychanalyse serait à considérer comme ayant son fondement dans une science située hors d'elle, et cette science serait une méta-technique, voire la formalisation d'une technique — comme sont toutes les sciences, même celles qui, comme les mathématiques, sont leur propre technique.

La mention des mathématiques n'intervient pas par hasard, dans la mesure où elles constituent certainement la science (ou le langage) qui a le plus aidé à l'édification de la psychanalyse. Certes, comme le rappelait par exemple F. Sulloway[2], la biologie a été l'immanquable support de la découverte freudienne. Ce modèle est à entendre hors de toute acception réductionniste. La métapsychologie, en particulier, tourne le dos à tout biologisme pour tomber dans ce que Freud ap-

---

1. «La psychanalyse aujourd'hui», in *Encyclopédie philosophique universelle*, Paris: P.U.F., 1989.
2. Franck J. SULLOWAY, *Freud, biologiste de l'esprit,* Paris: Fayard, 1981.

pelle au sujet des pulsions «la mythologie de la psychanalyse». Dans ces conditions, et en l'absence d'une science sociale capable de faire pièce à la psychanalyse (en l'absence, notamment, d'une théorie marxiste du désir), l'impulsion ne pouvait venir que des sciences formelles.

Cette impulsion est essentiellement l'œuvre de Jacques Lacan. On le verra, l'auteur de ces lignes est loin d'être lacanien *stricto sensu.* Cependant, force est d'admettre que le geste lacanien est le seul qui ait tranché définitivement (trop, aux yeux de certains) d'avec la biologie sans pour autant ramener la psychanalyse à l'univers (kleinien) du fantasme. On pourrait en gros distinguer dans la psychanalyse actuelle trois empires dominants :

— l'empire *freudien*, irréductiblement marqué par la biologie (Marie Bonaparte en demeure l'idéale illustration) et par les techniques et modes d'approches propres aux sciences exactes (analyse classique ou cartésienne, postulat d'objectivité ou d'objectivation, déterminisme latent et responsabilisation des sujets sur le mode adaptatif de l'*american way of life*);

— l'empire *kleinien*, hostile aux sciences exactes, mais fonctionnant tout de même comme la «démarcation objective» de celles-ci, un peu comme le jungisme (qui est par exemple l'équivalent japonais du kleinisme) double le concept de déterminisme par celui de *synchronie*, les deux opérant en simultanéité au sein d'un même ensemble idéologique ;

— l'empire *lacanien*, soucieux de déplacer la scientificité «exacte» sur la scientificité «formelle», laquelle échappe aux écueils propres aux postulats du déterminisme et de l'objectivité.

On reconnaît sans peine dans ce qui précède la tripartition, propre à Lacan, du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Encore une fois, mon but n'est pas de promouvoir une telle tripartition. Je la mentionne parce qu'elle me parait *symptômale* de la situation actuelle de la psychanalyse, au sens où Lacan considérait que la psychanalyse elle-même est un symptôme[3].

Dès lors, comment un symptôme peut-il être scientifique ? La réponse de Lacan est qu'un symptôme devient scientifique quand il parvient à se constituer comme *symbole*. Cette réponse pourrait évoquer celle de Jung. Mais, alors que Jung entend le symbole au sens ésotérique du terme (et il aurait quelque raison de se prévaloir de Freud en

---

3. Jacques LACAN, «Conférences aux Universités Nord-Américaines», *Scilicet*, 6-7 (1976).

cela), Lacan le prend au sens mathématique. Il y a autant de différence entre Lacan et Jung qu'entre le Platon du «mathème» et le Platon du «mythème», c'est-à-dire très peu.

Une telle thèse est sans doute irrecevable par la communauté psychanalytique. Elle n'est pas recevable par le jungisme qui n'admet que la mathématique «ésotérique» (par exemple, ordinale et non cardinale). Et pas davantage par le lacanisme pour lequel le réel joue pour le symbolique le rôle de «chose en soi», certes inconnaissable, mais descriptible par les moyens de la topologie. Pour qui veut éprouver la scientificité du lacanisme, c'est la topologie qu'il lui faut examiner.

Ce n'est pas en effet le symbolique qui fait problème : il est parfaitement descriptible par des moyens algébriques ou combinatoires du genre de ceux dont fait usage Lacan dans la *Lettre volée*[4]; on peut même admettre que cette description rend compte, comme il le veut, de la pulsion. Mais, justement, la pulsion est un concept-limite de la psychanalyse (si la psychanalyse a des concepts qui lui sont propres), elle est analysable par la biologie (en termes de chaîne de réflexe formalisée à l'aide d'indicateurs électro-chimiques) ou par la théorie des automates (comme le fait de plus en plus Lacan), ce qui montre bien son indifférence à l'opposition du symbolique et du réel. Or, une science du réel, c'est précisément ce que cherche Lacan, tel Descartes cherchant une physique.

Le genre de science du réel qu'il propose, une science topologique donc, commence par subvertir les relations d'objet. Elle se poursuit en subvertissant aussi le sujet[5]. Elle se présente donc comme une déconstruction de ce couple épistémologique, ou plus précisément, suivant la métaphore de la bande de Mœbius, elle abolit toute différence entre intérieur et extérieur.

Si la science correspond à ce qu'on appelle en milieu lacanien «l'idéologie de la suppression du sujet», alors le lacanisme, à travers la topologie, rejoint tout à fait la scientificité. Mais il est clair que c'est cette suppression ou subversion qui l'intéresse, et non par exemple le développement de la théorie des invariants de groupe dans l'esprit d'un Félix Klein. Il faut alors voir ce que devient cette scientificité, dont le projet ne nous choque nullement pour notre part (vu l'état des différents «sujets» de l'histoire), dans la psychanalyse.

---

4. Jacques LACAN, *Ecrits*, Paris : Seuil, 1966.
5. *Ibid.*, «Subversion du sujet et dialectique du désir»

Il nous faut revenir ici un instant à notre point de départ, à l'acte de parole. L'optique de Lacan qui repose sur un parallélisme du symbolique et du réel (un parallélisme algébrico-topologique) suppose que le langage, mieux la parole, peut être formalisé. Si l'on rappelle la définition de Saussure que la linguistique a pour objet la langue à l'exclusion de la parole, alors on comprend que Lacan définisse l'inconscient comme un langage, et les deux comme une structure, formalisable sinon déjà formelle. L'ensemble de l'intention lacanienne assume donc l'hypothèse du formalisme.

Or, qu'est-ce que le formalisme, sinon l'abstraction de tout contenu, de tout réel ? La topologie, science du réel, n'est pas formelle. Elle est «saisie du réel par des moyens imaginaires[6]». Ce n'est donc pas elle qui sera formalisée. Et, en effet, la parole n'a pas de lieu[7]. La parole est temps. La formalisation de Lacan s'avance donc vers une logique du temps. Mais cette formalisation, ce n'est pas lui qui l'a produite. En dissolvant l'Ecole freudienne, il indique seulement que ce n'est pas la voie suivie jusqu'à présent qui est la voie propre à la psychanalyse. En effet, cette voie a seulement produit «un jungisme à la française».

L'heure n'est certes pas à un «jungisme à l'européenne». L'Europe comme «empire du milieu» dans le champ de la psychanalyse n'a pas à gauchir le freudisme en le mythologisant, quelles que soient les suggestions de Lacan lui-même à ce sujet («la psychanalyse est une escroquerie»), au moment où le lacanisme précisément s'exporte massivement sur d'autres continents que celui de son origine, notamment en Amérique du Sud où il semble appelé à supplanter le kleinisme. Si donc le symbolique détrône l'imaginaire rien d'étonnant qu'à son tour l'imaginaire vienne détrôner le réel, que la psychanalyse de Vienne et de Paris prenne à son tour des allures «exotiques». Et c'est bien ce que l'on peut observer dans la plupart des librairies universitaires françaises ou anglaises par exemple, où l'on voit la littérature ésotérique jungienne équilibrer quantitativement la freudienne ainsi que la sexologique qui est sa version populaire du côté du «réel» biologisant.

Nous assistons donc à ce que Kojève appelait la «japonisation» des Occidentaux. Il n'en excluait pas les Russes qui, pendant ce temps,

---

6. Jacques LACAN, «L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre», *Le Séminaire*, 1976-77, Paris : Seuil, 1977.

7. Armando Verdiglione résume par cet aphorisme l'esprit des travaux freudiens sur l'aphasie. Il parle encore d'«aphasie structurale de la parole».

découvrent Freud. Le monde de la psychanalyse est le lieu d'un déplacement d'Est en Ouest qui vient lui-même subvertir la «topologie des dimensions». Plus précisément, et comme l'avait sans doute aperçu Freud celles-ci s'avèrent intopologisables. La psychanalyse ne peut démontrer, malgré les efforts de Lacan, qu'elle touche à un réel, et c'est sans doute en cela qu'elle peut le plus sûrement être qualifiée de science *formelle* ou science de la parole.

La psychanalyse est une logique, qu'on l'appelle avec Verdiglione «logique de la nomination» ou qu'on la considère comme une nouvelle *mathesis universalis,* préalablement dialectisée, à la manière de Badiou. La logique est ce qui reste de la psychologie si on en ôte le transfert. L'isolation du transfert est ce qui fait de la psychanalyse une métapsycholgie. Il faut rappeler à ce sujet que Freud considérait originellement le transfert comme un accident de la cure, secondairement comme un effet de la résistance («résistance de transfert»); alors que Lacan attribue la résistance à ce qu'on ne peut qu'appeler le contre-transfert de l'analyste («il n'y a de résistance que de l'analyste»).

L'isolation du transfert ne peut fonder la psychanalyse, contrairement aux crases entendues ici et là : «la psychanalyse, c'est le transfert». Le transfert, s'il existe (comme qualifiant spécifiquement la situation analytique) *est* contre-transfert parce que l'identification est impossible, qu'elle entre en contradiction avec le narcissisme. Avec l'identification tombe aussi une part importante de la psychologie, celle de la «formation de la personne», depuis que Lacan en a démontré la prégnance symbolique. L'identification concerne la singularité, et par là elle mérite aussi le nom de *contre-identification.* C'est ce qu'on appelle les «garde-fous» (anciennement les «défenses»). Le paradoxe de l'identification fait de la psychanalyse une «apsychologie», et par là encore une *logie* ou logique, du fait que la *psychè* n'est pas son objet.

Lacan a beaucoup insisté sur l'inutilité, voire le caractère nocif, de toute tentative d'*insight* visant à *comprendre* les analysants. Rien n'est plus éloigné de la psychanalyse que la «psychologie compréhensive» que les classiques de la phénoménologie (Husserl, Dilthey) opposent à la «psychologie explicative» c'est-à-dire mise en forme théorique. La théorie et la pratique sont elles-mêmes des formes du discours à partir du moment où une pratique est humaine et s'insère dans un «procès de production»; c'est ce qui justifie de parler, comme Althusser, de «pratique théorique». On ne voit pas en quoi une pratique non-discursive d'«écoute» ou d'«empathie» différerait de la simple mise en culture du transfert. On a d'ailleurs assez reproché à certains psychanalystes, à tort ou à raison, d'user de la «pratique non

théorique» de l'hypnose ou de l'influence, en passant par la simple suggestion, comme si identification et transfert pouvaient coïncider, en réalisant l'économie du narcissisme.

Le narcissisme demeure peut-être l'impensé majeur de la psychanalyse. S'il fallait déterminer un «axiome» de cette dernière, c'est sans doute cette notion, et non celle de culpabilité que nous désignerions. Le narcissisme demeure indifférent aux pulsions. La notion de fantasme ou d'image ne l'épuise pas en tant que l'imago narcissique est déjà une identification : on ne peut ni le présupposer ni le déduire du «stade du miroir» qui suppose déjà l'intérêt narcissique pris à l'*imago* propre, donc l'identification, à moins de traduire ledit stade, comme le fait Lacan, en termes génériques antérieurs à la formation de l'espèce humaine. Le stade du miroir appartient à la «psychologie».

Si la psychanalyse veut être une «métapsychologie» — et éviter l'assaut critique d'une «métapsychanalyse» quelle qu'elle soit — elle doit relativiser et sans doute dé-phénoménologiser le «stade du miroir». C'est en ce point que la confrontation de Lacan avec Merleau-Ponty ou Platon est du plus haut intérêt. Merleau-Ponty : parce qu'il lie — fort de la tradition phénoménologique — la spatialité révélée par le miroir à la dynamique du corps propre ; mais d'où savons-nous que ce corps est le corps propre, alors qu'il n'apparaît pas tel dans la psychose ? Platon : parce que la réflexion platonicienne sur le miroir engage à considérer qu'il y a encore d'autres dimensions «derrière» le miroir, autres dimensions au sens mathématique autres en tout cas que l'imaginaire, le réel et le symbolique, encore réductibles d'ailleurs si l'on songe que le réel n'est à titre de «chose en soi» que le miroir du symbolique.

Il s'agit de se demander si la parole, elle, a des dimensions. Le projet même d'une *topique* (qui n'est pas encore une topologie) comme matérialisation de l'«inconscient,» («l'inconscient, nous ne savons pas s'il existe hors de la psychanalyse[8]») invite à admettre au moins celle du *refoulement.* L'inconscient freudien, c'est le refoulé. Verdiglione l'appelle la *matière* de la parole[9] et il en conclut que le parlant est originairement psychotique («la matière est la psychose de la parole»). Il y a là plus que matière à un *joke* si l'on songe que dans sa conférence de Yale en 1978 Lacan déclarait : «Je suis psychotique[10].»

---

8. J. Lacan, «Entretiens...», *Scilicet* ,6-7 (1976).
9. Armando VERDIGLIONE, *La Liberté que je prends,* Paris : Gallimard, 1983.
10. J. Lacan, *op. cit.*

En fait la psychanalyse a défait la forme freudienne de sa scientificité, sous l'influence, dans les années 60, de l'antipsychiatrie comme auto-critique d'une science constituée au XIXe siècle précisément à l'ombre de paradigmes et de modèles épistémologiques peu pertinents, incorporés directement depuis la médecine et par-delà la biologie générale, finaliste puis causaliste. La finalité alimente, importée en psychiatrie, le projet d'adaptation dénoncé par exemple par Cooper dans «Mort de la famille». Le titre évoque tout à fait celui de Berl : «Mort de la morale bourgeoise», la morale bourgeoise étant justement celle de la finalité ou de l'«harmonie» économique, en sorte que tous les conflits individuels soient pré-réglés au plan social. La causalité nourrit le thème des «facteurs perturbants», de la «guérison» et de l'«identification au symptôme» comme critère de la fin d'une cure, même chez Lacan («savoir y faire avec son symptôme, c'est le fin mot de l'analyse»).

La psychanalyse doit être libérée de ces modèles et de leurs contre-modèles. La morale n'est pas plus bourgeoise que la bourgeoisie n'est morale. La «société» elle-même a disparu. La société n'est plus que le référent du discours moral qui cherche aujourd'hui à humaniser la politique (sans doute parce qu'elle n'est déjà que «trop humaine» en un tout autre sens) en transformant les rapports inter-individuels, et notamment les rapports salariaux, en contractualisme doublé d'un consensualisme. La psychanalyse elle-même se fait le reflet de ces mouvements idéologique en systématisant les concepts fondateurs de «contrat» et de «règle fondamentale» à l'intérieur d'un pacte de «non-agression» (notamment sexuelle) et d'«assistance mutuelle» (neutralité contre paiement) entre analysant et analyste.

Notamment sexuelle : des ouvrages récents[11] sont venus nous rappeler le vieux débat Freud-Ferenczi sur les limites de l'intervention analytique dans la vie privée des patients. En admettant que la sexualité, éminemment relationnelle et pulsion par excellence, indice donc de réalité d'une relation, appartienne bien à la «vie privée», et que la distinction et l'opposition du privé et du public puisse recevoir un fondement sûr et certain, notamment en mode de vie «bourgeois» dont le régime de production tend, selon Marx, à subvertir sans cesse cette distinction, la question se pose effectivement du bien-fondé d'une telle intervention. Là encore, je sais qu'on ne s'attend guère à ce qu'un analyste ouvre lui-même ce genre de questions.

---

11. Voir notamment Joëlle AUGEROLLE, *Mon analyste et moi,* Paris : La Découverte, 1989.

La réponse de Freud — qui vaut elle-même intervention, en l'espèce d'un «contrôle sauvage» où est engagée toute son autorité — à Ferenczi — qui ne lui demandait rien — est que le simple fait que l'analyste déroge lui-même à la règle d'abstinence («abstiens-toi de tout acte décisif pendant la durée de la cure») par l'octroi d'un baiser ne peut qu'encourager de plus jeunes analystes, et plus encore de plus jeunes analysantes (car les analysantes sont à jeunesse égale plus jeunes que les plus jeunes analystes) à pousser plus loin l'octroi. Autrement dit, comme l'écrit si bien Paul Valéry «le reste viendrait». Et il vient effectivement d'après les témoignages auxquels je faisais allusion, la technique amoureuse de l'analyste étant, d'après la comparaison kantienne bien connue des talents respectifs du médecin et de l'empoisonneur, tout aussi éprouvée que sa technique proprement dite. Et si le reste ne vient pas, ne doit pas venir, autant, conclut Freud, s'en tenir à la règle d'abstinence.

L'intervention de Freud, dans son argumentation, en appelle au principe kantien d'universalisation des maximes en la forme d'un : qu'arriverait-il si chacun etc.? Il y donc un «retour à la case départ» qui peut sembler après tout peu analytique.

Dans le cas de Ferenczi, dont Freud avait déjà tenté d'arranger lui-même le mariage[12], reconnu la séduction personnelle y compris sur lui et refusé la proposition d'une contre-analyse de contrôle, tout en admettant qu'il n'était probablement pas parfaitement analysé mais n'avait pas besoin d'en savoir plus, il n'y eut pas de «retour à la case départ», Ferenczi n'étant pas kantien. Mais il n'y eut pas non plus d'arrivée, autrement dit «le reste ne vint pas». Ferenczi répondit par l'analyse mutuelle qu'il avait en vain proposé à Freud et qu'il accepta de l'une au moins de ses patientes[13]. Or, une analyse mutuelle est quelque chose de nécessairement et de fortement sexué.

La question de déterminer si l'analyse mutuelle appartient au champ de la psychanalyse est une question décisive à laquelle l'orthodoxie freudienne, kleinienne et lacanienne répond unanimement par «non». Cependant l'on peut observer, outre l'existence d'une tradition ferenczienne tenace, le surgissement ici et là de définitions paradoxales du transfert qui, développées, conduiraient sans doute à la résurrection de l'analyse mutuelle, à notre sens. J'en rappellerai deux. La première est celle, déjà citée, de Verdiglione identifiant transfert et

---

12. Pierre SABOURIN, *Ferenczi, paladin et grand vizir secret,* Paris : Payot, 1985.

13. Sandor FERENCZI, *Journal analytique (1932),* Paris : Payot, 1985.

contre-transfert, position qui, me semble-t-il, ne peut conduire qu'à l'auto-destruction, au sens strict ou étroit, de la psychanalyse, à laquelle en effet Verdiglione a substitué récemment l'expression de *chiffrématique*. Sans transfert, certes pas de psychanalyse, même si la psychanalyse n'est pas le transfert.

La seconde, plus intéressante pour notre propos, est la définition-thèse de Juan-David Nasio[14] selon laquelle analysant et analyste se partagent le transfert, ce dernier étant plus ou moins identifié à l'inconscient comme balance temporelle des signifiants fondamentaux — dits par Lacan S1 et S2, et distribués justement par Verdiglione en deux séries pulsionnelles s'opposant comme refoulement et résistance. Dans l'analyse en somme, le refoulement de l'un ferait la résistance de l'autre (je mets donc Verdiglione avec Nasio). Et cela expliquerait l'attribution, non pas fausse mais partielle, par Lacan de la résistance à l'analyste.

L'analyse ne sortirait jamais de ce jeu alterné à l'ombre de l'échange, ni, par suite, de l'apparente intersubjectivité, en particulier, il n'y a aurait pas d'autoanalyse possible — alors que, je crois, *la psychanalyse* (ou *l'hétéroanalyse* sur la base du transfert) *est ce qui rend l'auto-analyse possible* — s'il n'y avait pas encore, au-delà du couple du refoulement / résistance qui fonde tout «dialogisme» et en particulier l'univers psychothérapeutique des «entretiens» (où, dit durement Verdiglione, une névrose en gère une autre, voire, ajouterais-je, peut générer une psychose), outre la sexualité et la pulsion de mort, *une troisième fonction.* Je dis fonction et non pulsion car une pulsion troisième assumerait nécessairement une position de médiation sociale et constituerait un mythe extérieur à la psychanalyse, tel que celui d'une «tendance familiale», «grégaire», «groupale» ou «consensuelle». (Et partant la pragmatique transcendantale d'Habermas et Apel ou la théorie de la justice de Rawls ne sont pas loin de supposer une pareille «troisième force» pulsionnelle, comme toute politique de «rassemblement» en général.) Or, la solitude individuelle ou de l'inconscient est un postulat inéliminable de la psychanalyse, même si celle-ci est parfois tentée, dans le sillage de la psychiatrie, de traiter la solitude en symptôme — comme par exemple Mélanie Klein. C'est justement ce postulat qui assure la distinction de l'inconscient et du transfert.

La fonction troisième qui est la découverte propre d'Armando Verdiglione est qualifiée de *fonction vide* parce que, par elle-même,

---

14. Juan-David NASIO, *Les Yeux de Laure,* Paris : Aubier, 1987.

elle ne peut rien ajouter à la dualité pulsionnelle sans retomber dans l'aporie précédente. Bien sûr, elle suppose préalablement individualisée la résistance, travail partiellement accompli par Lacan, alors que chez Freud elle est encore traitée comme indice du refoulement. Par contre Freud voit clairement dans le refoulement l'essence de la sexualité.

J'en viens par là, en espérant que le lecteur voudra bien m'en pardonner la crudité et ne pas m'en imputer la teneur, à un autre *joke*. L'analyste reçoit sa patiente, la viole et lui dit : «mon problème étant réglé, voyons le vôtre». L'apologue, si on accepte de le délester de sa violence phallique, illustre à merveille ce qu'est le jeu alterné du refoulement et de la résistance (qualifié par Lacan de jeu du maître et de l'hystérique, chacun ayant barre sur l'autre de par la différence des sexes, confondue ici avec la logique des fonctions). Il n'est que d'envisager de cette manière le déroulement de la plupart ces analyses. La psychanalyse est une érotologie généralisée : ce n'est pas un hasard si Lacan consacre la plus grande partie du séminaire sur *le Transfert* à l'étude du *Banquet* de Platon.

La psychanalyse est la logique de la différance de l'acte sexuel. J'écris différ*a*nce à la façon de Derrida, qui sera considéré ici, malgré certaines de ses prises de position[15], comme n'étant pas très éloigné de Lacan. La prise à la lettre de la différence sexuelle, sa mise en coïncidence avec la logique des fonctions à travers le couple Maître / Hystérique, lui-même reflet de la différence anthropologique Maître / Esclave chez Hegel, génère l'énoncé-princeps «qu'il n'y a pas de rapport sexuel». Pas de rapport parce que pas d'écriture. Pas de grammatosexologie. D'où la différance qui est dans l'acte. Il arrive même à Lacan de dire qu'il n'y a pas d'acte sexuel (plutôt que pas de rapport) mais plus généralement, l'acte sexuel est considéré comme l'équivalent de l'acte manqué, et celui-ci comme réussite de l'inconscient. Comme le transfert est par ailleurs «la mise en acte de la réalité de l'inconscient» on comprend que la sexualité trouve son lieu dans le transfert.

Cependant on ne doit pas oublier que Lacan place au principe du transfert trois passions : l'amour, la haine et l'ignorance. L'amour est de transfert, toujours réciproque, quoique non simultané (la simultanéité est le semblant), distinct du sexe (mais non de la sexualité), il consiste à donner *ce qu'on n'a pas*, soit à s'inscrire au titre d'un rapport qui ferait, par impossible, exister le Phallus (c'est à dire le signi-

15. Notamment dans *La Carte postale*, Paris : Flammarion, 1980.

fiant manquant). C'est pourquoi l'amour comme ce qui manque glisse à la résistance : «la vraie amour débouche sur la haine». C'est pourquoi l'angoisse est le *manque du manque*. L'angoisse est toujours de castration.

La castration est le moteur de la différence des sexes qui, sans cette notion, resterait générique, non humaine. Au fond, elle est le *sexe* même, cette division du sujet qui le voue à n'être identique qu'à l'inconscient — la seule chose qu'il possède en propre — et au temps — de plus en plus reconnu comme consubstantiel à l'inconscient même.

La fonction vide est la fonction du temps. Elle empêche l'échange du refoulement et de la résistance et défait l'illusion de la simultanéité. Par elle, les signifiants qui sont la marque des pulsions (les signifiants et les noms) entrent en relation de réversibilité : c'est la *mort*, dont la sophistique et une certaine dialectique ont fait un schème de la pensée. Une certaine dialectique : celle qui fait résider la vérité dans l'échange des déterminations signifiantes — plutôt que des fonctions — sur le mode «blanc-bonnet, bonnet-blanc» dont la pensée française tire de si grands effets. La dialectique, précisément, à laquelle s'en prend Kant, autant qu'il est pris par elle, dans l'Antinomie.

La mention de Kant nous invite à considérer qu'il existe aussi d'autres modalités du temps. Si le vide, «nom propre de l'être» selon Badiou est effectivement le *contenu* du temps, il ne faut pas pour autant en négliger la *série* et l'*ordre*. Sur la base des indications d'A.Verdiglione et en réfléchissant aux problèmes d'une logique du fantasme j'ai proposé[16] d'identifier la notion d'*opération* à la série, celle de *relation* à l'ordre du temps au sens de Kant. J'abandonne les notions de dimension et de point, du moins dans ce temps fondateur d'une logique de la psychanalyse, ou plutôt j'en propose la réduction épistémologique dans le sens indiqué ci-après.

La logique de la psychanalyse — c'est une tautologie. La *psychè* est de part en part *logos*. Ce qui fait de la psychanalyse (on pourrait dire aussi bien, avec Novalis, *logologie*) une science rigoureuse, c'est, pour nous passer encore cette lapalissade, outre sa rigueur, c'est-à-dire sa prise en compte de la «psychose», sa scientificité. Ce sont deux traits distincts. Le délire peut-être rigoureux s'il s'agit d'une «folie raisonnante» au sens de la psychiatrie classique plutôt que

---

16. Tony BRACHET, «Dialectique et psychanalyse», *Cahiers du Collège International de Philosophie,* (1989).

d'une paraphrénie, mais il n'est pas pour autant scientifique, même s'il prend l'apparence du «délire des inventeurs».

La scientificité de la psychanalyse réside dans un algorithme. Encore faut-il que cet algorithme ne soit pas de portée nulle, par excès d'universalité par exemple — et l'universalité est toujours excessive. Un analyste, psychiatre de surcroît, se voit proposer dans le plus grand secret la communication exclusive de la «formule du monde». Il ouvre le document et lit : «Zéro + Zéro = Zéro». La recette émane d'un obsessionnel *borderline* dont la spécialité est de faire alternativement un pas en avant et un en arrière. Mais ce qui me frappe dans cette formule, c'est qu'elle est mathématiquement correcte. Elle ne fait que souligner l'absurdité de «l'équation», et par là de tout mathème, en tant que toute équation peut justement, par changement de membre, être égalée à zéro : par exemple celle du «tenseur universel» d'Einstein qui est après tout lui aussi une «formule du monde». Ce qui montre que l'annulation peut être détachée de la folie.

Cette analyse nous montre qu'une *opération* scientifique quelconque (et l'annulation n'est-elle pas l'opération par excellence ou l'opération dernière ?) ne diffère pas essentiellement d'une *relation* établie par l'écriture, ou, en général, par toute manifestation humaine et signifiante, entre signifiants pris dans des fonctions distinctes. Pour en revenir à notre obsessionnel-limite, nous avons supposé que l'un des zéros est la métaphore de l'autre qui en est la métonymie autrement dit que ces signifiants se situent sur des axes différents du langage au sens de Lacan et Jakobson.

La différence, c'est que ces axes sont pour nous des axes, ou, si l'on veut, des dimensions *de la parole*. Ce sont bien eux que décrit l'algorithme de la psychanalyse qui n'est donc pas un algorithme scientifique au sens strict (linguistique ou autre) mais plutôt l'algorithme de la scientificité. Pour le dire autrement et de façon quelque peu heideggerienne : l'essence de la science, c'est sa scientificité hors de laquelle la science, y compris la psychanalyse comme science, fait plutôt office de symptôme.

Or, l'algorithme de la scientificité ne s'écrit pas sans la science elle-même. Les mathématiques font illusion à cet égard, puisque leur rigueur peut dissimuler, comme dans notre exemple, un manque absolu de scientificité. Cela nous donne à penser que la scientificité, même si nous ne savons pas très bien ce que c'est, serait plutôt à chercher en dehors des mathématiques. Nous nous inscrivons là tout à fait en faux par rapport au projet d'A. Badiou de trouver dans une axiomatique ensembliste, coiffée par le platonisme, les voies d'un dépassement de Lacan.

Puisque les mathématiques sont formalisation aboutie (la formalisation de la formalisation si l'on y ajoute la logique et la théorie des modèles), l'algorithme de la psychanalyse ne sera pas formel, et par là il sera irréductible à un calcul. C'est le cas *des* algorithmes (non topologiques) admis par les lacaniens sous le nom de «mathèmes». Leur paradoxe est qu'ils sont censés soutenir la transmission «sans reste» de la scientificité de la psychanalyse alors qu'ils se révèlent, comme tels, plutôt intransmissibles. Entendons par là qu'ils ne s'éclairent que du parcours d'une analyse.

Un peu de mathématique protège de l'imaginaire et beaucoup y ramène, comme dans «l'imaginarisation du symbolique» dont procède la topologie. Mais, pour nous, comme par exemple pour Sartre, l'imaginaire n'est pas une dimension de la parole, plutôt un acte ou un ensemble d'actes. L'imaginaire n'entre pas dans l'algorithme même si celui-ci en fournit la condition de possibilité, fonctionnant ainsi, selon une heureuse expression de François Laruelle, comme une «axiomatique transcendantale».

Cet algorithme, quel est-il ? Il n'est donc pas formel. Il peut être symbolique — ce qui signifie simplement qu'il peut s'écrire, ce qui veut dire encore qu'il comporte, au sens de Lacan, la *nécessité*. Cette nécessité est d'abord celle de la réversion des signifiants. Nous l'écrirons avec Verdiglione : *(ns)sn*, en codant (n) pour *nom*.

Une fois effectuée (d'où le problème du temps, et des dimensions qui sont finalement les dimensions du temps) cette réversion apparaît comme *contingente*. L'algorithme comporte donc à la fois nécessité et contingence ; mais il faut songer que, malgré leur opposition formelle ces notions entrent aussi, chez Hegel, en rapport de réversion pour constituer la «liberté». La liberté est l'intemporalité du temps, ce par quoi il tient à un contenu.

La nécessité est l'écriture des relations ou de l'ordre du temps. La contingence est l'*absence d'écriture* (donc l'impossible, tant pour Lacan que pour son «maître» Kojève) ou la série du temps comme la simple série du fantasme. La «schizoanalyse» de Deleuze Guattari repose sur cette sérialité prise comme une relation ou un «rhizome». Les relations y sont entendues comme relations sexuelles ou sociales alors qu'elles sont en fait des relations signifiantes et parfaitement «solipsistes». Il n'y a pas de «politique» de l'inconscient : une telle politique ne pourrait que reposer sur une «mathématique» comme celle que propose A. Badiou dans son projet platonicien.

La relation suit plutôt l'«interprétant» au sens de Peirce et la nature triadique du signe. D'où l'écriture que j'en propose : *s(ns)n*, où l'ex-

pression (ns) «cœur des choses» (selon la belle expression de J.-L. Nancy), reprise de la réversibilité fonctionnelle, correspond à la «double inscription» lacanienne autant qu'à la «sémiose infinie» de la pragmatique. Joël Dor[17] nous raconte par exemple ce rêve de la seule lettre «H» manifestant tant le désir de prise en charge hospitalière d'un analysant mélancolique que celui de faire taire son analyste trop bavard.

La séance, pour paraphraser Derrida, est toujours double : un temps pour le refoulement, un temps pour la résistance. Quant à la fonction vide, qui permet «l'analyse du transfert», elle est hors-temps parce qu'elle *est* le temps. Il en résulte que le transfert ne s'analyse... que hors de l'analyse, après plutôt. Le double tour de la demande vaut l'accès au désir, quand l'analysant a reçu de l'Autre (et non de l'analyste) son propre message sous forme inversée. Il peut alors passer à «l'analyse des motivations» et de ce fait il est *devenu* l'analyste. Ce dernier a disparu sans qu'il doit nul besoin de s'être identité à lui, ou au symptôme ou à une quelconque sublimation.

De même l'inconscient ignore le temps parce qu'il *est* le temps. Le temps n'a pas d'autre signification que l'inconscient. Hegel a commencé à le voir, avec ses formules idéalistes reprises par Kojève, autour d'un rêve de suppression du temps avec dénégation de l'inconscient. C'est même ce qui permet à Kojève d'apercevoir mieux que Lacan la résistance comme couverture du nom par le signifiant ((s)n). J'appelle ce dispositif, et l'angle qu'il forme avec le refoulement ((n)s) le *contre-temps.*

Le fantasme est une *opération* qui révertit à son tour (mais en «simultanéité» avec elle) la «logique des relations»: n(sn)s, où les positions «naturelles» du signifiant et du nom dans la sémiose se voient interverties, tant *dans* que *hors* fonction. Signifiant et nom ne diffèrent pas en soi, et on ne pourrait définir un nom que par tautologie. Un nom propre est un signifiant commun, un commun est un signifiant propre. Ce qui dispose entre autres de la question du «Nom-du-Père» par laquelle Lacan s'efforce d'articuler la psychose.

Ce qui oppose opération et relation, fantasme et «nomination» effective — ou écriture — c'est la «lecture» (au sens de : «tête de lecture») que produit un «sujet» (au gré d'un consensus, car je n'ai pas défini de sujet pour-soi) de la série quaternaire s, n, (s), (n) où l'on reconnaîtrait sans peine et respectivement les Sl, S2, a, $ de Lacan, matrice des «quatre discours» du maître, de l'universitaire, de l'analyste

17. Joël DOR, *Introduction à la lecture de Lacan,* Paris : Denoël, 1985.

et de l'hystérique. Ici, la combinatoire nous importe moins que l'*interprétation* qu'en donne la «pragmatique transcendantale» du consensus / dissensus social. La clinique est clinique du «différend» au sens où celui qui prend les signifiants pour des noms (position hystérique) «diffère» tant de celui qui les prend pour ce qu'il les croit être (normalité linguistique comme cas-limite) que de celui qui procède à l'opération inverse (position paranoïaque) et prend les noms pour des signifiants.

Le fou que Lacan qualifiait d'homme libre est donc celui qui se «trompe» de réversion, ajoutant à la fonctionnelle l'opérative. Ainsi les sophistes accentuaient-ils les *jokes* du sens commun. La philosophie généralise cette opérativité sous le nom de «réflexivité». Sur le chemin de l'annulation mais n'y parvenant pas, la négativité hégélienne chemine entre deux négations qui se comportent comme nom et signifiant, l'écart empêchant la dialectique de dégénérer en calcul.

Une lecture mathématique de la psychanalyse centrerait l'algorithme sur le seul concept de fonction pour en tirer, via le thème de la constance, l'idée de structure — hystérique, paranoïaque, obsessionnelle et schizoïde essentiellement, avec les relais du fétichisme comme paradigme des perversions et de la phobie comme paradigme des névroses. Les variations que constituent le symptôme, l'impasse, etc. seraient mises au compte de la logique opérative combinées avec le fantasme de l'objet (c'est-à-dire avec la résistance au signifiant). La «dynamique de la cure» consisterait à produire par l'intervention — et l'analyste est celui qui intervient — le contre-effet invariant de ces variations jusqu'à inscrire le symptôme comme symptôme, l'impasse comme impasse, etc. «Savoir y faire avec son symptôme», le rendre présentable en tant que *style*, c'est ce qu'on dénomme improprement «sublimation» et qui ne constitue ni une structure distincte de celles reconnues par la clinique, ni une adaptation à la structure d'«autrui» sous le signe de la normalité.

Il n'y a pas de psychanalyse sans autonomie de la «structure», jusque dans sa dimension non structurale que lui confère la mouvance de la fonction. La schizo-analyse pose la schize comme schize en tant que projet, c'est-à-dire qu'elle demeure liée à la logique opérative. Elle rencontre son contre-projet sous la forme de l'analyse transactionnelle. Enfin, le lacanisme cherche à transformer la structure en relation par l'écriture. Est nécessaire ce qui ne cesse de s'écrire. Mais son concept de l'écriture est encore trop littéral (comme celui de Derrida) et de plus verse dans le scientisme : on parle par exemple de «l'écriture de Dirac» et on la traite comme la technique du mathème. Ce n'est pas là ce que nous appelons écriture, mais paradoxale visualisation graphique de la *phonè*.

La mathématisation de l'algorithme réduirait à la réversion ou symétrie le jeu des fonctions alors que celles-ci expliquent celles-là (et par là la mathématique elle-même, à l'exclusion des «relations d'ordre») et elle étendrait cette idée à un concept d'inconscient entièrement symétrique tel l'«inconscient non refoulé» de Matte Blanco[18]. Or, l'asymétrie des relations est le réel même de la psychanalyse, tandis que la fonction est cas-limite et que l'opération n'est que la réversion *de* ce réel à l'aide d'opérateurs eux-mêmes asymétriques. On ne fera pas une symétrie avec deux asymétries mêmes relatives, pas plus qu'une réversibilité avec deux irréversibles (l'ordre et la série) même si l'un est mixte (le fantasme est mixte d'irréversible et de réversion). Ce qui mène à rejeter tant la topologie que la «philosophie de la différence» qui probablement la sous-tend avec le mythe ésotérique d'une réversibilité générale.

Réversibilité, mathesis universalis, topologie constituent le mythe de la psychanalyse : elles mènent droit à la «postpsychanalyse». Si la psychanalyse veut se constituer en science rigoureuse, elle doit se défaire de ces mythes comme aussi des fantasmes qui les sous-tendent, au premier chef la simultanéité, à laquelle s'ajoutent très vite l'«inanalysable», l'«éternité» religieuse et la «liberté» laïque.

Tony BRACHET

---

18. Ignacio MATTE BLANCO, *The Inconscious as Infinite Sets,* London : Duckworth, 1975.